

Chapitre 3 : **Sentiments d'injustice et théories du complot** **Des subjectivités meurtries** **aux subjectivités meurtrières ?**

Jacinthe Mazzocchetti

Professeur à l'UCL, Jacinthe Mazzocchetti est anthropologue. Elle est membre du Laboratoire de recherche en anthropologie prospective (LAAP) de l'UCL. Parmi ses dernières publications, la direction de l'ouvrage *Migrations subsahariennes et condition noire en Belgique* (Academia, 2014) et le recueil de nouvelles *La vie par effraction* (Quadrature, 2014).

* * *

“Une société qui n’arrive plus à s’inventer pousse les gens
vers des mobilisations de désespoir et de rage”.

Alain Bertho (*Basta*, 27-11-2015)

Durant près de trois années, dans le cadre d'une recherche collective intitulée *Adolescences en exil* (Jamoulle, Mazzocchetti, 2011), j'ai enquêté dans des quartiers et des écoles du nord et du centre de Bruxelles auprès de jeunes migrants et de fils/filles de migrants en provenance d'Afrique (Maroc ainsi qu'une dizaine de pays d'Afrique Subsaharienne) qui évoluent dans des environnements marqués par la précarité. Prenant principalement appui sur cette enquête, je tenterai dans ce chapitre de comprendre comment les jeunes rencontrés analysent eux-mêmes – avec quels mots, quelles catégories de pensée – leurs propres expériences de vie. De manière plus spécifique, je m'intéresserai principalement aux effets produits par les vécus d'injustice sur les représentations de soi et du monde, notamment en termes de complot, schéma d'interprétation largement partagé par de nombreux jeunes rencontrés.

Grandir dans les quartiers bruxellois de relégation

Dans ce premier point, je présenterai brièvement six éléments dont l'interrelation permet de comprendre qui sont ces jeunes (sans oublier bien entendu les singularités propres à chaque histoire, que je n'aurai pas la possibilité de développer dans le cadre de cet ouvrage), ce qu'ils vivent et surtout leurs colères, suite à leurs expériences de relégation et à leurs sentiments d'injustice.

Fragmentation des espaces de vie

Capitale de l'Europe, Bruxelles est l'une des villes ayant accueilli le plus d'immigrants ces dernières années. Au 1^{er} janvier 2015, un tiers de la population de la Région de Bruxelles-Capitale ne possédait pas la nationalité belge, dont une proportion importante de ressortissants de l'UE. De plus, au 1^{er} janvier 2015, pour plus de la moitié de la population bruxelloise, la première nationalité n'était pas belge (Hermia, Vandermotten, 2015). Cette forte diversité n'est cependant pas synonyme d'inter-culturalité. Au contraire, la ville de Bruxelles est une ville ségrégée. En effet, depuis près d'une trentaine d'années déjà, l'atlas des quartiers bruxellois montre une homogénéisation progressive des zones urbaines sur les plans du statut socio-économique et de l'origine des habitants (Willaerts, Boosere, 2005). Les anciens quartiers ouvriers qui composent et entourent le centre-ville forment un "croissant de pauvreté" (Mistiaen, Meert & Kesteloot, 1995). Résultat d'un processus d'agrégation et de ségrégation combinant politiques de la ville et du logement et "effet classique de l'immigration en chaîne" (Deboosere *et al.*, 2009), le croissant pauvre est essentiellement habité par des personnes migrantes ou issues de migrations plus anciennes.

Dans ces quartiers cohabitent de nombreuses personnes d'origines nationales diverses en situation de précarité. Les jeunes qui vivent dans ces quartiers sont particulièrement touchés par la déscolarisation et le chômage. En outre, ils grandissent sans être confrontés à une diversité autre que celle présente dans leur quartier, que ce soit dans leurs lieux de vie et de loisirs ou au sein des écoles qu'ils fréquentent. Leur espace de vie se limite parfois à quelques rues. Leur imaginaire de la ville et de ses habitants est profondément affecté par les multiples dimensions du confinement dans lequel ils sont socialisés. Par ailleurs, la gentrification des

quartiers alentours, voire la gentrification progressive de pans entiers de leurs quartiers, nourrissent également les rancœurs quand, dans l'espace de vie, se marquent encore davantage les diffractions et les asymétries.

Effets délétères des politiques de migration et d'asile

Si depuis 1974, l'État Belge a durci ses politiques migratoires à l'égard des non-ressortissants de l'Union Européenne (et par ailleurs les durcit de plus en plus), les situations de guerres, les catastrophes dues aux changements climatiques, l'accaparement des terres et les spéculations sur les denrées de première nécessité..., et plus largement l'augmentation des inégalités, mais également les désirs de mobilité sociale, continuent de pousser des populations à l'exil. Cependant, le contexte officiel de fermeture des frontières place les migrants qui ne rentrent pas dans les critères restrictifs de mobilité en position de grande vulnérabilité. Une part croissante des migrants et des demandeurs d'asile sont confrontés aux violences des procédures, voire condamnés à la clandestinité. De nombreux jeunes grandissent dès lors dans des conditions de vie déplorables. Ils voient leurs droits et ceux de leurs parents bafoués et se construisent dans l'insécurité et l'adversité.

Discriminations et relégations scolaires

Comme cela a été bien établi dans la littérature sociologique, la Belgique, et Bruxelles en particulier, se caractérisent par des formes de ségrégations scolaires particulièrement fortes où la dualisation de l'offre scolaire entre "écoles d'élites" et "écoles ghettos" semble fonctionner au détriment des jeunes issus de l'immigration non européenne (Verhoeven *et al.*, 2007). Nombreux parmi ces jeunes "n'accèdent pas à l'enseignement supérieur" (Sacco *et al.*, 2016). "Outre les processus de relégation dans l'enseignement secondaire", les recherches mettent en exergue "le coût des études et le capital social et culturel des familles" (Sacco *et al.*, 2016).

Par ailleurs, "la géographie du taux de chômage" des jeunes bruxellois montre "une forte opposition centre-périphérie", "avec des proportions très élevées de jeunes inscrits au chômage dans les espaces défavorisés du croissant pauvre". Parmi les causes, on retrouve "un phénomène d'inégalité d'accès à l'emploi entre jeunes Bruxellois", tout autant que de "discrimination à l'embauche" (Sacco *et al.*, 2016).

Les jeunes des quartiers du croissant pauvre avec qui j'ai travaillé étaient conscients que les écoles de moindre qualité qu'ils ont fréquentées, en plus de leur nom, de leur phénotype, de leur quartier de provenance jouent contre eux dans l'accès à une certaine ascension sociale.

Dénis de mémoires et contentieux historiques

Parmi les nombreux éléments qui nourrissent leurs colères et leurs sentiments d'injustice, les silences qui entourent l'histoire des migrations et les violences historiques, telle que la colonisation – ces contentieux que l'on traîne comme de vieilles casseroles, ainsi que l'absence de transmission d'une histoire de la Belgique inclusive – alimentent également les sentiments et les vécus d'exclusion de ces adolescents. Ces jeunes sont en attente de reconnaissance de ce que leurs pères – dans le sens restreint ou élargi d'ancêtres – ont donné à la Belgique, que ce soit dans le cadre de la colonisation ou des accords bilatéraux relatifs aux migrations de travail. De plus, dans leurs représentations, les humiliations contemporaines se surajoutent à celles du passé, pour, dans certains cas, ne former qu'un seul et même schème de pensée où le passé permet de comprendre les inégalités du présent, résultats donc d'une histoire largement discriminatoire qui, non assumée, répète ses méfaits au fil des générations.

Expérimentations sensibles des violences institutionnelles

Aux atteintes racistes du quotidien s'ajoutent des événements critiques, où le rejet tacite devient explicite, où le soupçon d'un fait exprès se transforme en confrontation directe. Comme je le développerai dans le point suivant, les propos dégradants de certains médias à leur égard, les confrontations répétées de certains de ces jeunes avec les forces de l'ordre et les contrôles abusifs, mais aussi les discriminations sur le plan pénal sont des éléments particulièrement saillants où l'implicite des ressentis discriminatoires trouve à se matérialiser. Différents travaux ont en effet montré que les jeunes migrants ou descendants de migrants, en particulier en provenance du continent africain, subissent un processus de criminalisation : étant plus contrôlés, leurs conduites sont davantage judiciairisées, ils purgent des peines plus lourdes, proférées plus rapidement, d'autant plus s'ils ont peu d'appui et/ou de connaissance du

fonctionnement de la justice (Brion *et al.*, 2000). Ces contrôles abusifs, les peines plus lourdes encourues plus vite, l'emprisonnement des pairs donnent chair aux ressentis de xénophobie.

Un sentiment de “no future”

À ceci s'ajoute un sentiment global d'impuissance face à des politiques néolibérales et des politiques d'austérité qui n'ont fait qu'augmenter les inégalités et réduire les perspectives d'avenir des jeunes, d'autant plus celles qui combinent les stigmates. Les jeunes rencontrés tentent de naviguer dans un monde chaotique de *double bind* permanent tant sur le plan économique – entre discours de la réussite et possibilités réelles dans une société de consommation qui s'essouffle – que sur le plan des droits et de la citoyenneté, jamais tout à fait dedans, sur le bord des frontières et des diffractions intérieures, en recherche d'une place acceptable.

Davantage que situés dans une logique de conflit de cultures, les jeunes des quartiers populaires dont j'ai eu la chance de croiser la route expérimentaient la dimension factice du discours néolibéral qui prétend que chacun est l'égal de l'autre, que tout qui le veut vraiment peut réussir. Confrontés aux inégalités et aux discriminations, rarement porteurs d'un autre modèle de société, ils étaient au contraire en lutte pour être/faire partie intégrante du système. Leurs colères, quelles se fassent violences et/ou désespérances, venaient surtout interroger les conditions réelles de réalisation de soi et dénoncer les apories du système économico-politique en cours. Elles matérialisaient davantage une guerre des places, qu'une “guerre des civilisations” (Liogier, 2016).

Quêtes de rationalité et références explicites au registre de la conspiration

Ces jeunes nourrissent progressivement le sentiment de ne pas avoir de place à Bruxelles, en Belgique, voire en Europe. Leurs imaginaires sont profondément affectés par les multiples dimensions du confinement dans lequel ils sont socialisés. Ces vécus de relégation dans leurs principaux lieux de vie, quartiers et écoles, outre leurs impacts en termes de possibilités matérielles de réussite (diplôme, maîtrise des codes,

stigmates associés à certains quartiers et écoles...), ont des effets sur les constructions de soi et sur les dynamiques du vivre ensemble.

À force de se sentir désignés et diminués, en peine de possibilités d'identification positive que ce soit en référence au passé (colonisation, migrations de main-d'œuvre...) ou au présent, certains de ces jeunes développent une vision du monde où tout est lu en termes d'humiliation et de discrimination. L'insupportable position d'infériorité dans laquelle les jeunes rencontrés se sentaient enfermés les oppresse. Au creux de leurs quêtes de rationalité intenses, les théories de la conspiration trouvent des oreilles réceptives. Si adhérer à ce type de théories est loin d'être le propre des jeunesses précarisées (Jamin, 2009), elles viennent ici à la rencontre de l'expérimentation sensible des inégalités sociales et ethno-raciales.

Les théories de la conspiration offrent en effet la possibilité de relier toute une série d'expériences et de sentiments disparates qui trouvent sens dans cette idée du "fait exprès", d'une "volonté de nuire" explicite, en lien avec des intérêts cachés ou inavouables publiquement. Ces intuitions sont évidemment alimentées des très nombreuses rumeurs et théories qui circulent sur Internet. Je développerai ci-après deux exemples d'accointance entre expériences sensibles et théories du complot parmi les plus récurrentes sur mon terrain.

Le tournant des attentats de New York du 11 septembre 2001

Les jeunes de confession musulmane rencontrés se disent profondément marqués par les événements du 11 septembre 2001, tournant dans la manière dont ils sont perçus au quotidien et dans leurs perceptions. L'extrait d'entretien collectif présenté ci-après est assez représentatif des discussions que j'ai eues dans plusieurs des classes avec lesquelles j'ai travaillé :

- Najat (jeune belgo-marocain) : "Qui décide le monde. On veut savoir s'il y a des gens derrière, si on nous ment. Les médias tout ça, les pressions qu'il y a derrière".
- Issa (jeune belgo-marocain) : "Les manigances de nos consciences autour du 11 septembre et tout ça. Les gens qui dirigent. Comment tout ça a commencé".

- Yassine (jeune belgo-marocain) : “Quand on voit quelqu’un qui est musulman ou bien quelqu’un qui porte le voile, dès qu’ils te voient, ils te prennent pour un terroriste. Déjà de un, il faut savoir la vraie vérité pour les trucs du 11 septembre et tout ça. C’est ce jour-là, c’est depuis ce jour-là que ça a commencé... À partir du 11 septembre 2001, c’est fini. Et déjà, qui a fait cet attentat-là ? Moi je peux vous mettre ma main au feu que ce ne sont pas des musulmans. Tout ça, c’est des détournements avec Bush. Ils se sont associés entre eux. C’est prouvé”.

Deux éléments clés sont à retenir de cet extrait. Tout d’abord, le tournant du 11 septembre 2001 dans les regards posés sur les personnes supposées de confession musulmane et la prégnance des amalgames entre religion islamique et terrorisme. Et à ce propos, il y a eu depuis le tournant post-*Charlie* et post-13 novembre 2015 (doubles attentats perpétrés à Paris), mais aussi, un tournant post-22 mars 2016 (attentats perpétrés à Bruxelles). Suite à ces événements, la sur-visibilité de la communauté musulmane sur la scène médiatique et les amalgames opérés n’ont fait que renforcer les clivages, les atteintes discriminatoires et les vécus d’injustice. Ensuite, cet extrait donne aussi une idée de cette nécessité de sens, de compréhension du monde notamment au travers de l’interpellation “qui dirige”, des doutes par rapport aux politiciens et aux médias et, ensuite, de la référence au complot via notamment les éléments grappillés sur le Net.

Je n’entrerai pas ici en matière sur ce qui serait de l’ordre du complot et ce qui n’en serait pas. En effet, toutes lesdites théories conspirationnistes ne sont pas fantasques, et l’inscription de la critique, notamment socio-anthropologique, dans le registre du complot est par ailleurs un moyen efficace de dé-crédibilisation. La pensée conspirationniste, ceci dit, se différencie de la pensée critique à plusieurs niveaux. Le risque et les pièges qui sous-tendent ce type de pensées reposent sur un principe de naturalisation des causes sociales via notamment le prisme de la sorcellerie et de la diablerie. Bien que la complexité des différentes crises qui composent notre quotidien et la récurrence des atteintes que vivent certains groupes humains soient parfois difficiles à saisir ; l’interprétation magico-religieuse, que Stengers et Pignarre (2007) nomment très justement la “sorcellerie capitaliste”, évince les hommes derrière

chacune des décisions et des actions entreprises, ainsi que les “petites mains” qui, d’une part, font tourner la machine, et, d’autre part, offrent d’autres possibilités d’action que la violence et la désespérance.

L’interprétation des représentations véhiculées par les médias “Main Stream”

Parmi les jeunes rencontrés, certains interprétaient également la participation des médias à leur enfermement dans une altérité irréductible, de surcroît connotée négativement, sous la forme d’un complot.

- Dido (jeune belge d’origine congolaise) : “Dans les médias, ils font exprès de parler de nous comme ça. On joue avec la peur et, donc, quand on voit un Noir, on a peur. C’est pour créer une division, pour qu’on pousse à faire confiance à certaines personnes et pas à d’autres. Ils le font exprès pour que les populations soutiennent le gouvernement dans sa politique sécuritaire et de fermeture des frontières. On chauffe et après, on sort une loi et les gens soutiennent ça plus facilement. Aux infos, on met l’accent sur les petites bandes, sur les jeunes, sans parler des grandes bandes. Il y a quelques personnes qui tirent les ficelles sur le monde entier. Je parle des “Illuminâtes”, ce sont des sectes de gens de pouvoir. C’est une très grande machination. Ils sont aux *States*, c’est du mystique, de l’occultisme. Ils embrouillent le monde entier”.

Deux éléments clés sont également à retenir de cet extrait. Tout d’abord, la notion d’ “Illuminâtes” ou d’ “Illuminati” est un classique des théories du complot. Les “Illuminati” seraient une société secrète qui aurait pour objectif de dominer le monde. À ce propos, des références à la religion juive et à la franc-maçonnerie se mêlent dans les discours des jeunes, mais aussi, de manière plus ou moins directe, aux pontes du monde capitaliste, états-uniens en priorité. De nombreuses vidéos circulent sur Internet, et se partagent entre pairs, où sont décryptées les traces, notamment dans les espaces publics, les monuments, certains objets voire certains visages, de l’emprise de ces groupes sur le monde.

Ensuite, cet extrait décrit comment, pour certains de ces jeunes, les médias sont perçus comme des outils de la machination d’État ou des “puissants” à leur encontre. Pour eux, les politiciens manipulent

l'opinion publique et concourent sciemment, et ceci est essentiel, à accentuer les craintes qu'inspirent les personnes d'origine étrangère. L'intention supposée est celle de renforcer leur extériorité, le fait qu'ils soient perçus comme "autres", "étrangers" ainsi que la corrélation, déjà présente dans les représentations d'une partie de la population, entre jeunes issus des migrations et dangerosité. Les objectifs seraient de participer à maintenir un climat raciste propice au soutien des politiques de fermeture des frontières, ainsi que de focaliser l'attention de la population autour de la petite délinquance, des jeunes qui font peur. La criminalisation des petits permettrait ainsi d'assurer la liberté des "puissants", des "mafias mondiales", pour reprendre les mots du terrain, qui agissent sans être inquiétés.

Des réponses sans faille

Bien entendu, nombre d'analyses empiriquement fondées, notamment du côté des travaux en sciences sociales, permettent de saisir le vécu de ces jeunes ainsi que les déconvenues et discriminations subies sur le plan scolaire, de l'emploi mais aussi de la pleine citoyenneté sans verser dans le registre conspirationniste : la reproduction des inégalités chez Bourdieu, le "souverain moderne" de Tonda, le "global-politique" d'Abélès ou encore le "système-monde capitaliste/patriarcal/moderne/colonial" de Grosfoguel...

Il est à noter que ces théories sont cependant bien moins accessibles au plus grand nombre que les textes et vidéos qui circulent sur Internet. Si les discriminations sont bien réelles, les clés de compréhension et d'action sont, elles, au final, peu diffusées, tant les décisions en matière de politique et d'économie semblent échapper aux citoyens lambda. Par ailleurs, comme esquissé dans les deux points précédents, les théories conspirationnistes jouent sur un autre répertoire. Elles fascinent car elles apparaissent sans faille et viennent donner réponse, de manière absolue et définitive, à des quêtes de rationalité obsédantes. Réponses apaisantes car fermées et auto-suffisantes face à la complexité du monde, mais aussi face à l'incomplétude et à "l'insécurité de la modernité" pour reprendre les mots de Pierre-Joseph Laurent (2012).

Des visions du monde aux effets contrastés

En interprétant leur mise au ban (quartiers, écoles, emplois...) ainsi que les violences symboliques, morales et physiques vécues dans le registre du complot, ces jeunes donnent du sens au passé tout autant qu'aux discriminations contemporaines, en particulier au sein des institutions (administrations, écoles... mais aussi polices et médias). Ces visions du monde ont cependant des effets contrastés.

Subjectivités meurtrières

Créatrices d'attitudes paranoïdes, s'ajoutant aux faits discriminatoires et xénophobes, ces représentations participent des spirales de l'échec dans lesquelles certains de ces jeunes sont pris. Elles affaiblissent les capacités à se faire et à faire confiance. Elles proposent une appréhension du monde en vase clos où des violences et des injustices identiques se répéteraient au travers des siècles et des décennies. Fatalité qui provoque à la fois colère et désespérance.

Ces visions du monde alimentent également les processus de défiance et de stratification rigides (eux/nous). Tout comme ces jeunes, via certaines théories du complot, mettent en sens l'insupportable de leur vie quotidienne ainsi que les stéréotypes et les amalgames desquels ils doivent perpétuellement se défendre (pour les jeunes rencontrés, les principaux étaient la dangerosité et la violence supposées des jeunes dits *Black* et le fanatisme voire la propension au terrorisme pour les jeunes identifiés comme *musulmans*) ; ces théories jouent/reposent sur l'amalgame. C'est même, d'après Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas (2010), spécialistes de la rhétorique de la conspiration, ce qui permet de les qualifier comme telles. En effet, dans ces théories, les coupables de la machination, ne le sont pas en tant qu'individus singuliers, mais en tant que membres d'un groupe identifié comme persécuteur, que ce soient les chrétiens, les juifs ou encore les Américains, voire les Occidentaux. Nous avons donc affaire, du côté de ces jeunes en particulier, à un processus que je qualifierais de "cercle vicieux d'essentialisation en miroir".

Par ailleurs, combinant cette analyse des représentations avec mes enquêtes et observations autour des pratiques des jeunes, notamment leurs recherches de lieux de sens et de reconnaissance, avec beaucoup

de réserve et de prudence (tant ces questions sont sensibles et tendent à être mésinterprétées voire caricaturées) ; il me semble que l'on peut esquisser un lien entre ces analyses en termes de complot, ces sentiments de relégation radicale (c'est-à-dire à la fois spatiale, sociale, mais aussi identitaire – l'exclusion relative à des traits culturels réels ou supposés, mais aussi à des traits biologiques – la négation du sujet) et la curiosité, les affinités voire l'adhésion de certains de ces jeunes à des groupes dits radicaux (à la fois d'obédience chrétienne ou musulmane) ainsi qu'à des groupes de jeunes qui se radicalisent au travers d'engagements absolus qui peuvent inclure des actes de violence.

Il n'y a bien entendu aucun lien direct entre la réceptivité à ces théories et les passages à l'acte violents, et inversement, mais des résonances qui peuvent se croiser. Ces groupes leur offrent de la reconnaissance, du respect mais aussi du sens, et par ailleurs, parfois, partagent ou utilisent leur appréhension du monde en termes de complot. Ainsi, l'anthropologue française Dounia Bouzar qui a créé le Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam expliquait dans un article de *l'Humanité* (20-11-2015) : "Cela commence par la rencontre entre un malaise, partagé par nombre d'adolescents, et le discours de l'Islam radical qui se fait la plupart du temps sur Internet. (...) Les recruteurs prétendent que des sociétés secrètes, des illuminati, basés souvent en Israël (une des théories du complot), ont tout pouvoir sur les adultes. (...) Et là, progressivement, on va leur dire : "Une seule force est capable de vaincre ces gens méchants autour de toi..."".

Du souci de cohérence

Ceci dit, même si cela peut sembler paradoxal, cette appréhension du monde en termes de théorie du complot peut également être une manière de prendre prise sur les événements en les rendant cohérents et acceptables de par leur cohérence. En mettant des mots sur leur vécu d'exil, ce "hors-lieu" (Benslama, 2004) résultat d'un quotidien de confinement dans les quartiers et des relégations scolaires, mais aussi des discours des médias et des attitudes policières à leur égard, les jeunes rencontrés essaient de saisir, de comprendre l'expérience du confinement et de la relégation, et, de la mettre en sens.

Et, tenter de mettre en sens, c'est être du côté de la capacité d'agir. C'est essayer, via ce registre de pensée du complot, de comprendre et d'avoir prise sur le monde, pour le pire ou pour le meilleur. Car, provoquer une discussion en classe à partir des questions "qui sont les puissants, qui gouverne le monde ?", comme certains jeunes l'ont fait quand je menais mes enquêtes, peut aussi être une porte qui s'ouvre vers autre chose que le complot, à partir du moment où ils ne sont pas laissés là avec leurs questions.

Je voudrais dès lors insister sur la nécessité d'entendre ces jeunes et leurs discours, de les comprendre et d'apprendre à en débattre avec une attention soutenue aux faits, en ce inclus les violences, au passé comme au présent, sur les scènes nationales comme transnationales perpétrées sous toutes formes (inégalités accrues, discriminations et relégations incluses) ; une attention soutenue également aux non-dits et aux silences ainsi qu'à l'absence d'éléments empiriques solides sur lesquels s'échafaudent les amalgames, moteurs de propos et d'actes racistes et discriminatoires à l'égard de ces jeunes, tout comme de l'imaginaire de la conspiration et du risque d'essentialisation haineuse qui lui est afférente.

En guise de conclusion

Ma parole, avec l'humilité de celui qui a approché du bout des doigts la complexité d'une question et connaît les manques inhérents que comporte son approche, se situe donc dans un avant embrigadement vers la/les solutions violentes, quelles qu'elles soient, dans la compréhension des sentiments d'injustice, de colère et de désespérance que vivent une partie des jeunes issus des migrations. Les réponses qu'ils trouvent notamment sur Internet, via les théories du complot, donnent sens à la misère de leur quotidien tout en attisant la colère de celui qui se sent impuissant à agir ici-bas, puisque le principe même du complot exclut toute forme de prise sur les événements. C'est une explication holistique qui paradoxalement amène des réponses en quelque sorte radicales puisque la réalité perçue laisse supposer que lutter via des modalités classiques, le vote, les manifestations, voire même le fait de lutter pour des droits en soi, ne sont pas les bons opérateurs face aux castes de "puissants" que rien ne vient atteindre.

Si les processus décrits dans ce texte ne sont ni nouveaux, ni d'une grande originalité, inscrits dans un mouvement plus global de mise à l'écart voire de rejet, en Occident, parfois non avoué, parfois explicite, parfois inconscient, d'une partie de la population ou, du moins, de certains de leurs traits culturels supposés et réifiés : ils n'en relèvent pas moins d'une certaine urgence. Au vu de la démographie de Bruxelles, ville jeune et pluri-ethnique, de la dégradation du climat dans certains de ses quartiers, de la colère sourde d'une part grandissante de sa jeunesse, il importe d'agir rapidement sur le plan des discriminations socio-économiques, sur le plan des politiques scolaires et de logement, ainsi que d'entamer une réflexion de fond sur les possibilités offertes à ces jeunes d'être des citoyens à l'égal des autres tout en étant de couleur de peau noire et/ou de confession musulmane, mais aussi d'oser poser les questions qui dérangent en termes d'avenir offert à nos jeunes.

Aussi, la compréhension des questions relatives aux subjectivités "meutri(èr)es" nécessite pour moi d'oser regarder en face les parts de responsabilité respectives et d'interroger également en quoi, par le passé et dans les temps présents, les choix politiques et économiques portés par les pays occidentaux participent-ils à ce que les discours radicalisants aient un écho ici et ailleurs ? En quoi l'incapacité de nos politiques publiques à penser un vivre ensemble qui serait autre que celui d'une vaste supercherie discriminatoire participe-t-elle de cet écho auprès de certains de nos jeunes ?

Il m'apparaît en outre indéniable que le contexte de guerre contre le terrorisme, mais aussi le poids de deux mesures dans les indignations internationales face aux victimes du terrorisme ; la politique néolibérale et les fractures sociales qui lui sont inhérentes ; l'occultation systématique de l'histoire, que ce soit celle des violences perpétrées ou celles de ce que nous nous devons les uns aux autres, des apports mutuels et respectifs ; l'assignation perpétuelle à l'étrangeté de ces jeunes perçus avant tout au travers du prisme du manque et de la différence ; la prétention que les pays occidentaux, anciens et nouveaux empires, continuent à avoir d'être, non pas au-dessus, ce n'est plus politiquement correct, mais bien plus avancés sur la route de la démocratie, de la laïcité face à des autres imaginés comme engoncés dans leurs traditions, participent aussi de la question des radicalismes et des (in-)tolérances.

Bibliographie

- BENSLAMA F., "Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ?", in *L'évolution psychiatrique*, n° 69, 2004, pp. 26-27.
- BRION F., REA A., SCHAUT C., TIXHON A. (sous la dir. de), *Mon délit ? Mon origine. Criminalité et criminalisation de l'immigration*, Bruxelles, De Boeck-Université, 2000.
- DEBOOSERE P., EGGERICKX T., VAN HECKE E., WAYENS B., "États généraux de Bruxelles. La population bruxelloise : un éclairage démographique", in *Brussels Studies*, Note de synthèse n° 3, 12 janvier 2009 (corr. 17 mars 2009).
- DANBLON E., NICOLAS N. (sous la dir. de), *Les Rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS éditions, 2010.
- HERMIA J-P., VANDERMOTTEN CH., "Le monde dans Bruxelles, Bruxelles dans le monde", in *Brussels Studies*, Brussels Studies fact sheet, n° 94, 27 novembre 2015.
- JAMIN J., *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009.
- JAMOULLE P., MAZZOCCHETTI J., *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, Academia, coll. Anthropologie Prospective, n° 10, 2011.
- LAURENT P.-J., "La modernité insécurisée ou la mondialisation perçue d'un village mossi du Burkina Faso", in BRÉDA C., DERIDDER M. ET LAURENT P.-J. (sous la dir. de), *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation*, Louvain-la-Neuve, Academia, coll. "Investigations d'anthropologie prospective", n° 3, 2012, p. 19-50.
- LIOGIER R., *La guerre des civilisations n'aura pas lieu : Coexistence et violence au XXI^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2016.
- MISTIAEN P., MEERT H., KESTELOOT C., "Polarisation socio-spatiale et stratégies de survie dans deux quartiers bruxellois", in *Espace-Populations-Sociétés*, n° 3, 1995, p. 277-290.
- SACCO M., SMITS W., KAVADIAS D., SPRUYT B., D'ANDRIMONT C., "Jeunesses bruxelloises : entre diversité et précarité", in *Brussels Studies*, Note de synthèse BSI, n° 98, 25 avril 2016.
- STENGERS I., PIGNARRE Ph., *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte, 2007.

- VERHOEVEN M., DELVAUX B., MARTINIELLO M., RÉA A., *Analyse des parcours scolaires des jeunes d'origine ou de nationalité étrangère en Communauté française*, ministère de l'Enseignement obligatoire et de la Promotion sociale de la Communauté française de Belgique, Bruxelles, 2007.
- WILLAERTS D., BOOSERE P. (de), *Atlas des quartiers de la population de Bruxelles-capitale au début du XXI^e siècle*, n° 42, Institut bruxellois de statistique et d'analyse, ministère de la Région de Bruxelles-capitale, Iris éditions, 2005.